

POUR LES CULTIVATEURS

Elevons des moutons

Le cultivateur ne s'est jamais trouvé dans des circonstances aussi favorables à l'élevage du mouton. Il devrait, d'ici à un an, y avoir un petit troupeau de moutons sur chaque ferme. La laine se vend mieux et le prix deviendra meilleur car la production est beaucoup moindre que la demande. Les fabricants de tissus de laine dans le monde entier ne savent où se procurer la matière première. Le nombre de bestiaux diminue au Canada et aux États-Unis. La population des deux pays augmente hors de proportion avec la production du bœuf et du lard. Les grandes fermes d'élevage (ranch) sont à peu près disparues. L'expérience a démontré que la production du bœuf de boucherie ne payait pas sur les fermes ordinaires, telles que celles des vieilles provinces du Canada. Le bétail laitier remplace partout celui de boucherie et, de ce fait seul, la production du bœuf de boucherie est diminuée d'un quart. Il en est de même de la production du lard dont le prix monte toujours. L'avenir se montre des plus encourageants pour les producteurs de laine et de viande de mouton. Il n'y a rien à risquer à se mettre à élever ces animaux. Sans compter qu'ils nous aideront à prévenir la pousse des mauvaises herbes si nous n'en avons pas encore, ou à nous en débarrasser si nous avons le meilleur que nos terres en soient envahies.

Que chaque cultivateur se monte donc un petit troupeau de moutons dès cette année; il n'a rien à perdre et beaucoup à gagner.

Mais, que l'on commence en petit; cinq ou six brebis seulement, hormis qu'on ait déjà de l'expérience. Dans ce cas l'on pourrait en avoir, une dizaine ou une douzaine. Si cinq ou six voisins s'entendaient pour opérer de concert cela simplifierait les choses. Chacun d'eux achèterait ses brebis soit croisées soit de pure race et tous s'entendraient pour n'avoir qu'un seul béliet si le nombre des brebis n'excédait pas une trentaine. L'avantage de ce petit syndicat serait double. D'abord cela permettrait d'avoir tout de suite un bon reproducteur de race pure, la quote part de chacun formant une somme qui permettrait d'acheter un béliet de valeur. Ensuite, le coût d'achat et d'entretien de l'animal serait considérablement diminué.

En tout cas, il n'a pas de raisons pour que nous ne nous remettons pas à faire l'élevage du mouton d'une façon générale comme le faisaient nos pères. Que d'argent nous avons perdu, directement et indirectement, durant ces quelques trente ou quarante années parce que nos troupeaux de moutons ont manqué sur nos fermes?

LE CULTIVATEUR.

Pertes causées par la stérilité de la jument

La perte annuelle causée par la stérilité des juments, aux États-Unis, est de \$350,000,000. Il n'y a pas un poulain par deux juments. Il n'y a encore rien pour nous renseigner sur ce sujet au Canada, mais il y a raison de croire que nous serions stupéfaits si la situation nous était connue. Toutefois nous ne croyons pas que le nombre de juments qui ne rapportent pas soit aussi considérable en Canada qu'aux États-Unis. L'alimentation que nous donnons à nos juments est moins défavorable à la fécondation que celle que reçoivent les juments aux États-Unis.

Ainsi il est établi que c'est dans la région où l'on élève exclusivement le blé d'Inde que le nombre de juments qui ne rapportent pas est le plus considérable. Elles mangent trop de blé d'Inde et travaillent trop fort. Dans cette région il n'y a que les juments qui travaillent légèrement, qui passent une bonne partie du temps au pâturage et qui ne mangent pas de blé d'Inde qui donnent des poulains.

Voici une statistique bien intéressante à ce sujet. Dans les ranches, c'est à dire là où les chevaux vivent en liberté, 91 pour cent des juments donnent des poulains chaque année. Sur les fermes où les juments sont tenues au pâturage en été et nourries d'alfalfa ou de trèfle en hiver, le nombre de poulains est de 81 pour cent. Si la nourriture existe exclusivement en foin, avoine et son, le nombre de poulains n'est plus que 68 pour cent. Il n'est que de 58 pour cent chez les juments nourries au blé d'Inde et à l'alfalfa; 52 pour cent chez celles qui sont nourries au blé d'Inde, au son et au foin; et 49 pour cent chez celles dont l'alimentation consiste en blé d'Inde et foin seulement.

Il ne faudra donc pas conclure de tout cela que l'exercice n'est pas favorable aux juments que l'on destine pour la reproduction. L'exercice leur est favorable; elles l'ont au pâturage. Le travail modéré leur est également favorable. Mais le travail dur et continu est contraire. Quand à la nourriture, on trouvera que c'est encore le mélange d'avoine et de son qui est le plus avantageux pour les poulaines.

J. A. COUTURE.

Abonnez-vous au
"Madawaska"

La production du blé

De temps en temps, des études pessimistes sont publiées en vue de démontrer qu'un jour arrivera où l'humanité n'aura plus assez de blé pour assurer son alimentation. En attendant, lorsqu'on se borne à étudier les faits contemporains, on incline à des conclusions toutes contraires. La production mondiale du blé fait, en effet, des progrès considérables, remarques M. J. Leotar dans "L'Eclair" de Nice.

Si l'accroissement de la production mondiale du blé de 1876 à 1890 a été faible, en s'élevant de 50 millions de tonnes à 62, elle s'est développée depuis lors au point d'atteindre en 1900 le chiffre de 73, et en 1910 le total de 100 millions de tonnes, même dépassé ensuite; elle a donc doublé en 40 ans par suite des progrès de la colonisation du globe et du perfectionnement des procédés agricoles. En ne considérant que la période de 30 dernières années, de 1880 à 1910, l'augmentation a été de 66 p. c. tandis que la population des pays intéressés ne s'est accrue que de 771 millions d'habitants à 994, soit une augmentation de 29 p. c.; la disponibilité par tête s'est ainsi élevée de 156 livres à 200.

La superficie mondiale des terrains cultivés en blé était évaluée, en 1880, à 62 millions d'hectares, à 83 millions en 1900, à 101 en 1905, pour descendre, en 1910 à 92 millions, ce qui n'a pas empêché l'accroissement de la production, en raison des plus forts rendements obtenus. Cette superficie varie suivant les régions.

La culture du froment est inégalement à la surface de la terre. Les principales superficies se trouvent situées dans la zone tempérée de l'hémisphère Nord, puis dans celle de l'hémisphère Sud, entre 30° et 80° de latitude Nord, 30° et 40° Sud. Il y a, en outre, quelques régions de culture en pays chauds, dans les Indes et en Afrique.

Quant aux principaux producteurs, notre confrère en dresse ainsi la liste :

Les principaux pays producteurs en 1910 ont été la Russie d'Europe et l'Asie, avec 23 millions de tonnes; les États-Unis, 17; l'Inde anglaise, 10; la France, 7; après avoir atteint 9 millions en 1900 (en 1912, 10 millions); l'Autriche-Hongrie, 6,5; l'Italie, 4,2; le Canada, 4, ainsi que l'Argentine, les deux contre moins d'un million en 1880; l'Allemagne 3,8, de même que l'Espagne; la Roumanie, 3; l'Australie, 2,5.

On fait aussi le calcul de la surface cultivée en blé par rapport à la superficie cultivable.

Elle est de 52 p. c. au Canada, en Italie, 35 p. c. en Roumanie, 29 p. c. en Bulgarie, 27 p. c. en France et en Argentine. En général les faibles rendements coïncident avec les pourcentages de superficie cultivée les plus élevés.

Au point de vue commercial, il y a trois catégories de pays : ceux qui équilibrent leur production et leur consommation, comme l'Autriche-Hongrie, et les pays où dominent soit l'exportation, soit l'importation.

La liste des principaux pays exportateurs de blé s'établit ainsi : La Russie d'Europe et l'Asie, pour 11 millions de tonnes; les États-Unis, 3; l'Argentine et la Roumanie, 2; le Canada, 1,5; l'Inde an-

glaise, 1,3. Les principaux pays importateurs sont l'Angleterre, pour 6 millions de tonnes; l'Allemagne, 2; l'Italie et la Belgique, 1,4; la France, 600,000 tonnes, de même que les Pays-Bas; la Suisse, 500,000.

L'ensemble du trafic d'exportation s'est élevé de 7 millions de tonnes en 1880 à 17 en 1910.

Ajoutons enfin que la consommation en blé par habitant et par an s'est élevée à 412 livres en France, 336 en Angleterre, 213 aux États-Unis et en Espagne, 296 en Italie, 216 en Autriche-Hongrie, 198 en Allemagne et 420 seulement en Russie.

Les animaux sur la ferme

Ils sont trop rares les cultivateurs qui gardent assez de bestiaux sur leurs fermes, afin d'avoir tout le fumier dont ils ont besoin pour fertiliser leurs champs.

A l'heure actuelle, chaque cultivateur devrait augmenter le nombre de têtes, dans son troupeau, tout en diminuant le nombre d'acres nécessaires pour la nourriture de ses bestiaux. En d'autres termes, on devrait avoir recours aux méthodes de culture intensive. Quel est le fermier, qui à l'heure actuelle, a assez de fumier à sa disposition pour engraisser le nombre d'acres qu'il voudrait sur sa ferme? Le fermier, propriétaire d'une ferme de 160 acres qui garde un troupeau de 40 à 50 vaches, et de 20 à 30 bestiaux, à part les porcs et les chevaux, verra bientôt les résultats de cette sage politique dans l'augmentation de la production de sa terre, due aux engrais fournis par tout ces animaux.

A quelques-uns la chose peut sembler impossible. Et elle l'est en effet, s'il faut tirer exclusivement de la ferme la nourriture nécessaire à tous ces animaux. Mais tel ne devrait pas être le cas.

Si les animaux ne reçoivent pas de nourriture que celle qui est produite sur la ferme, la fertilité du sol se trouvera à être diminuée; car on a calculé que les 4-5 seulement de la nourriture donnée aux animaux revient au sol sous forme de fumier. De là, on peut voir facilement que si l'on reçoit rien d'en dehors de la ferme, on diminue d'autant la faculté de production de la terre.

Le remède à cet état de choses, c'est de produire sur la ferme le fourrage nécessaire aux animaux et la quantité d'aliments concentrés que l'on peut; mais règle générale on devra acheter au dehors les aliments concentrés, sous forme de moulées, de graine de coton, de graine de lin, de gluten et de maïs, en se basant sur les prix, leur valeur au point de vue de l'engrais aussi bien que de l'alimentation.

"Une femme qui rencontre un autel a toujours quelque chose à lui dire," a écrit un poète.

Gerbe de conseils agricoles

Fin de juillet, c'est la mi-été; la sécheresse se fait sentir durement en certains endroits; les pâturages ne suffisent plus à nourrir les nombreux troupeaux; plusieurs sources sont tarées, et les vaches manquent d'eau; plusieurs champs de légumes languissent, demandant à boire; un grand nombre de cultivateurs retardataires n'ont pas encore fini la fenaison; les mauvaises herbes sont mûres et répandent partout leur semence pour l'an prochain; les vaches laitières ont diminué leur rendement; les fabriques de beurre et de fromage ne reçoivent plus guère que les deux tiers de la quantité de lait qu'elles recevaient en juin.

A tous ces inconvénients, eût-il été possible de parer? Oui, sans doute, car le cultivateur prévoyant ayant au printemps ensemencé des parcelles de fourrages verts, suppléera facilement au manque d'herbes dans les pâturages. Il a pris ses précautions pour suppléer également aux sources tarées et abreuvera ses vaches d'eau fraîche et pure. Par de nombreux sarclages et binages, empêchant l'évaporation des réserves d'eau, il a conservé aux légumes l'humidité nécessaire à leur croissance. Les foins commencés de bonne heure sont déjà finis et, comme il a commencé par l'endroit où pointaient des mauvaises herbes, il en a empêché la maturité et sera exempt de cette semence néfaste de belles marguerites, de boutons d'or et d'autres mauvaises herbes. Le chiendent coupé de bonne heure lui fournira un fourrage succulent et riche au lieu d'une nourriture ligneuse et indigeste. Il serait à souhaiter que tous aient pris ces précautions. Les fabricants de produits laitiers, recevant alors, en juillet et en août, une surabondance de lait riche et de bonne qualité.

La saison avance et il est tard déjà, mais mieux vaut tard que jamais. Finissez au plus tôt vos foins; les herbes fourragères étant mûres, elles n'ont pas besoin de rester aussi longtemps sur le champ. Ne les laissez pas se dessécher à fond, afin qu'elles égrainent le moins possible de mauvaises herbes. Fauchez aussi vos pâturages; détruisez toutes les herbes étrangères qui se trouvent dans votre champ de légumes; biniez et sarcliez votre blé d'Inde, sarcliez et rechauffez vos patates; biniez dans tous les champs de culture sarclée; arrachez à la main, autant que possible, les mauvaises herbes qui poussent dans le grain et prenez les moyens de fournir à vos troupeaux l'eau fraîche et pure dont ils ont besoin.

Il fait chaud et c'est le moment critique pour les beurrieres et les fromageries; le lait écrémé ou le petit-lait que vous en rapportez est souvent acide et dangereux pour la santé de vos jeunes animaux. Sur-

veillez donc la fabrique et votre fabricant; voyez à ce que la propriété la plus scrupuleuse règne à l'intérieur comme à l'extérieur de sa fabrique et évitez ainsi toute contamination de votre lait. Entendez-vous avec votre fabricant et tâchez de faire pasteuriser le lait que vous devez rapporter pour nourrir vos jeunes animaux. S'il vous en coûte quelque chose, vous serez largement payé par le profit que vous en retirerez; car vos jeunes animaux en profiteront et se développeront beaucoup plus rapidement.

A. L. Gareau, C. A.

A la Laiterie

"Tes vaches donnent-elles beaucoup de lait de ce temps-ci? Voilà une question que l'on entend souvent autour de la plate-forme de la fabrique. Que d'idées elle suggère! Si les vaches donnent beaucoup de lait, est-ce parce qu'elles sont bien nourries et bien soignées, ou donnent-elles ce lait en dépit du manque de nourriture et du manque de soins? Laissons de côté les questions de température, de race, d'hérédité, de persistance, comment expliquer les différences énormes de rendement que l'on constate? Par exemple, le service de l'industrie laitière à Ottawa a trouvé dans une localité, 100 vaches, qui donnaient le mois dernier, 3,000 livres de gars de beurre, et il y avait, tout près de là, dans le même comté, 100 autres vaches qui ne donnaient pas 2,300 livres de gras. D'autres part dans un comté voisin, un autre groupe de 100 vaches ne donnaient que 2,300 livres de gras.

Que fait le troupeau du patron "ordinaire"? A-t-il une production décente ou se traîne-t-il péniblement dans l'ornière des rendements moyens? Le patron est peut-être satisfait de savoir que son troupeau fait à peu près aussi bien que celui de son voisin. Là se borne son ambition. Quelle pitié.

Mais des vaches à production moyenne pourraient rendre beaucoup plus si les propriétaires s'en occupaient un peu plus. Si par exemple chaque groupe de 100 vaches au Canada donnait 500 livres de gras de plus par mois, n'y aurait-il pas une différence sensible dans les chèques que reçoivent les patrons? Dans toutes les localités où l'on contrôle soigneusement le rendement, les banques ont grandement augmenté le volume de leurs affaires. On s'est aperçu que bien des vaches et bien des troupeaux étaient susceptibles de produire beaucoup plus qu'ils ne faisaient. Faites payer un bon profit à chaque vache de votre troupeau.

L'ingratitude est la porte par où sortent la plupart de ceux que la reconnaissance embarrasse.

Les hommes sont comme les vaches; en vieillissant, les bons s'améliorent, les mauvais s'aggravent.

POUR VOS

IMPRESSIONS COMMERCIALES

Adressez-vous a l'imprimerie "LE MADAWASKA"

: Travail Rapide et Soigné :

DEMANDEZ NOS PRIX

Abonnez-vous au "MADAWASKA"